

1940-45 TÉMOIGNAGES

« La guerre leur a volé leurs plus belles années »



# Bombardé 154 fois dans son usine

Marcel Crélot, d'Étalle) a connu les camps de SS avant d'être déporté en Allemagne où il a travaillé pendant cinq ans dans une usine très souvent bombardée.

Marcel Crélot est encore étudiant à Pierrard, à Vinton quand la Belgique mobilise. Il a 18 ans et veut devenir ajusteur. Mais en décembre 1939, il reçoit l'ordre de gagner illico la caserne Trésigny des Chasseurs ardennais, à Charleroi. « Notre classe avait été avancée d'un an », précise-t-il.

Quand la guerre éclate, il se replie avec sa compagnie et finira dans le Sud de la France, du côté de Lyon, sans avoir tiré un coup de feu.

Après avoir bourlingué sous le soleil, il est remonté vers Paris, où le 24 août 1940, lui et des milliers de soldats belges et français sont capturés par des SS au vélodrome d'hiver :

« Tu te levais, tu étais mort »

« Au vélodrome, nous dormions à même le sol. Il n'y avait ni lit, ni paille. Nous n'avions rien pour nous laver. C'était très dur. En guise de toilettes, les Allemands avaient disposé des tonneaux, sortes de poubelles immondes dans un coin du vaste hall. Les gardes étaient tous des salauds de SS. Le soir, c'était le couvre-feu. À une heure précise, ils éteignaient les lampes et baladaient un gros phare au-dessus de nos têtes. Celui qui n'était pas couché au sol était abattu sur le champ. Il est arrivé que des types craquent. Les SS faisaient feu.

Le problème, vu la distance et le fait qu'on était tous serrés les uns contre les autres, ce n'est pas seulement celui qui s'était levé qu'ils tuaient, mais aussi les pauvres types couchés tout près. Des balles ricochaient. Il y avait des blessés graves aussi. C'était l'enfer. »

C'était la ville de Paris qui apportait la nourriture.

« Un magma qu'on nous tapait dans la gamelle. Détail peu ragoût-

tant : quand pendant la nuit un des prisonniers était pris d'un besoin naturel, impossible de se lever pour aller au coin réservé à cet effet sans se faire massacrer par les SS. Seule alternative : la gamelle, qui était décidément un objet à usage multiple », se souvient encore M. Crélot.

Épluchures sur le poêle

Un jour, les Allemands ont séparé les Français des Belges. « Nous avons été évacués à Strasbourg. On était parqué dans une caserne gardée par des soldats autrichiens, qui en réalité n'en avaient rien à faire. Beaucoup d'entre-nous ont pu se faire la belle. Pourquoi n'ai-je pas tenté ma chance aussi ? Tout bêtement parce que je n'aurais pas su où aller. Je crevais de faim. J'avais trouvé une astuce : je récupérais les épluchures des pommes de terre que je cuisais un peu en les tenant contre la paroi du poêle. Je n'avais plus pris un bain ou dormi dans un bon lit depuis des mois. Ça me manquait. Nous n'avions plus la notion du temps, plus de points de repères. Un jour, on est partis en trains à bestiaux en Allemagne.

boureaux : « J'étais tout le temps avec eux. À force, on s'est rapproché. On était dans la même galère. Les Allemands partageaient tout avec moi. Ils me donnaient de la nourriture. J'avais peur d'être reparti encore pour cinq ans. Alors, j'ai tenté de faire comprendre aux Américains qui j'étais. J'ai noté mon nom et mon matricule sur un papier et je l'ai lancé par-dessus les barbelés en espérant que les sentinelles le trouveraient. » Heureusement pour lui, cela a marché !

Marcel Crélot, de Chantemelle (Étalle) : un Belge gardé prisonnier par les Allemands pendant 5 ans, puis fait prisonnier par les Américains !



EDA-1055606531

Avant de partir, ils ont libéré les Flamands qui ont pu rentrer chez eux. On était un peu jaloux. »

Marcel Crélot a rejoint le stalag XII A à Limburg, près de Coblenze : « J'avais le matricule 45329. Je m'en souviendrai toute ma vie. Le camp était immense.

Le Chantemellois espère être envoyé dans une ferme pour manger tous les jours : « J'ai dit aux Allemands que j'étais cultiva-

teur. Je n'y connaissais rien puisque j'étais tourneur. Quand ils ont formé les commandos et que je me suis retrouvé dans un train avec cinquante-quatre autres jeunes gens, j'étais convaincu qu'on nous conduisait dans une ferme. Quand j'ai aperçu les grandes cheminées d'usines à travers les trous des parois du train, j'ai su que c'était foutu. » ■

## Anglais le jour, Ricains la nuit

Le Chantemellois a travaillé dans l'usine Vögele de Manheim :

« Ils nous ont conduits immédiatement à l'usine, dans un grand hangar qui serait le dortoir. On avait des lits en fer à deux étages. On était condamné à travailler et à dormir à l'usine. »

Marcel Crélot s'en sort plutôt bien aux machines. Il est même vite repéré par un contremaître qui le met en apprentissage avec un Allemand plus âgé :

« Tout était en allemand. Je ne savais pas parler la langue, mais je comprenais tout ce qui concernait le boulot. Le vieux monsieur, avec qui j'étais, m'a tout appris. J'étais à la tremperie. Mon travail consistait à chauffer les pièces métalliques au four à gaz puis à les refroidir à l'huile ou à l'air comprimé. Nous avions deux fours et un marteau-pilon. Les pièces qu'on fabriquait servaient à faire des outils. Même si l'idée m'a effleuré l'esprit, c'était impossi-

ble de saboter le travail. Trop dangereux. On avait les Allemands sur le dos tout le temps. Et puis, même en gâchant le boulot, cela n'aurait pas servi à grand-chose. »

L'usine a été la cible des bombardements alliés :

« Les Anglais le jour et les Américains la nuit, précise Marcel Crélot. « En cas d'alerte, on ne pouvait pas filer aux abris. Ils étaient réservés aux Allemands. On pouvait juste se cacher dans les caves. J'ai compté 154 bombardements durant mes cinq années de captivité. Au début, on courait à la cave, puis on s'est habitué. On regardait tomber les bombes. Tout d'abord, des avions lançaient deux rangées de ballons qui restaient en suspension pour délimiter une zone. Ensuite, des bombardiers arrivaient et aplatissaient tout ce qui était debout dans cette zone-là. La fois suivante, ils quadrillaient un autre secteur qui était à son tour dévasté. C'était très méthodique. » ■ Ph. C.

## IL A DIT

### Noël triste

Entre les pièces à usiner, les bombardements et la séquestration la nuit dans un dortoir, les années se sont succédé avec autant de monotonie : « Même Noël ne ressemblait à rien. Pas une fête, rien. Nous recevions juste un très mauvais vin le 25 décembre. Pas de cadeau ou une douceur ».

### Phosphore

« Parfois, les Alliés bombardaient les usines allemandes avec des bombes au phosphore. Ça brûle et les plaies ne guérissent pas. Pour mieux nous protéger, la Croix-Rouge envoyait des remèdes préventifs à tous les prisonniers. »

### Pas de religion

« Toutes nos lettres étaient ouvertes par les Allemands. Tout était bien sûr censuré. Mes parents me donnaient des nouvelles du village. Un jour, les nazis de l'usine m'ont posé des tas de questions. Je ne sais pas ce qu'ils cherchaient. Je ne leur ai rien dit. Juste que je n'avais pas de religion. »

### Interdits aux soldats

Une fois libre, Marcel Crélot s'est retrouvé à Paris puis à Bruxelles. « De là, je suis parti en camion avec des résistants vers Namur. À la gare, un train de voyageurs partait vers Arlon. J'ai voulu le prendre, mais le garde m'en a empêché. Je lui ai dit d'où je venais. Que je venais de passer des années dans des camps. Il m'a rétorqué que ces wagons étaient interdits aux militaires. Je voyais que des voyageurs n'étaient pas d'accord avec lui. Mais il n'y avait rien à faire. J'ai pris le train de... marchandises suivant qui m'a conduit à Stockem. »

### On mange ensemble

Marcel Crélot rentre dans son village à pied. En chemin, il croise un homme à vélo : « Je n'en revenais pas, c'était mon père ! On s'est embrassé. Il m'a laissé sa bicyclette et il est rentré à pied. Dès la première maison du village, on m'a reconnu. La nouvelle a circulé comme une trainée de poudre. Les gens sont sortis à ma rencontre. C'était le 12 ou le 13 avril 1945. On a fait la fête et je me souviens de ce que mon père a dit ce soir-là quand nous étions à table : « C'est la première fois qu'on remange tous ensemble. »

## Prisonnier des... Américains

Puis la libération est enfin arrivée : « Les Allemands nous ont regroupés et on est parti à pied. Nous étions exténués. En cours de route, nous nous sommes endormis pêle-mêle, avec nos gardiens allemands dans une écurie. Quand les Américains sont arrivés au petit matin, ils nous ont tous faits prisonniers ! J'étais cette fois captif des... Américains. » Cette méprise va durer jusqu'à Épinal. Et le comble, c'est que le Chantemellois va même sympathiser avec ses anciens

Fonds pour le journalisme

Ce reportage a bénéficié du soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française.